

Paying for it Splendeurs et misères des prostitué(e)s

MIS EN LIGNE LE 14/11/2019 À 14:51 [PAR CATHERINE MAKEREEL \(/3773/DPI-AUTHORS/CATHERINE-MAKEREEL\)](#)



Le collectif La Brute donne la parole aux travailleu(r)ses du sexe. Sans fard, le spectacle redonne une humanité à des êtres stigmatisés. Ni victime systématique, ni perverse démoniaque, la prostituée se bat finalement pour toutes les femmes.

Jusqu'au 23 novembre au Théâtre National (Bruxelles).

(<https://www.theatrenational.be/fr/activities/859-paying-for-it>)



Hubert Amiel

Le théâtre déborde parfois sur la vie de manière étonnante. En cheminant vers le Théâtre National ce soir-là, croisant sur le trottoir quelques prostitué(e)s au travail, les rues de Bruxelles nous mettaient cyniquement en condition, avant même de pénétrer dans la salle de *Paying for it*, spectacle du collectif La Brute sur les travailleu(r)ses du sexe.

Si certains, en trottant vers leur sortie culturelle de la semaine, préféreraient ne pas voir ces hommes et femmes en quête de clients, fermant confortablement les yeux sur une des réalités du quartier Alhambra, l'esquive n'était plus possible devant cette pièce en forme d'enquête sur l'histoire, les tabous, l'hypocrisie et les stigmates de la prostitution en Belgique, investigation qui aborde au passage la place du sexe et des femmes dans la société.

Celle-ci fait le portrait de ses clients – « pas des pervers hystériques, ni des gros dégueulasses » – et dévoile ce que les fantasmes racontent d'un homme. Cette autre témoigne des passes les plus croustillantes, tout en rappelant à quel point c'est plan-plan la plupart du temps, plié en quinze minutes ! « Il y a plus de violence dans le mariage, rapport aux féminicides, que dans la prostitution », lance cette jeune femme avec un brin de provocation. Celui-ci raconte les limites qu'il se donne, ou la honte chez certains clients. Ce transsexuel balance que la prostitution est une des rares solutions que lui laisse la société pour survivre. Il /elle a bien essayé de travailler dans une boulangerie mais, au bout d'un mois, le boulanger avait perdu la moitié de sa clientèle. Quel autre métier pouvait bien l'accepter ?

Il y a encore ce flic qui rappelle le cauchemar du trafic des Nigérianes et l'absurdité des 19 zones de police à Bruxelles, donc 19 visions de la prostitution, soit le terreau idéal pour laisser s'épanouir la violence. Cette assistante sexuelle qui joue un rôle crucial pour les personnes handicapées mais se fait toujours traiter de « pute ». Cette autre professionnelle qui fait son métier avec passion, empathie, rigueur. « Pourquoi les gens n'acceptent pas que ça puisse être un choix ? », s'interroge-t-elle. « Pourquoi ne pourrait-on pas faire ce métier et, comme moi, avoir un diplôme universitaire, écouter Vivaldi et lire Proust ? » Cette question du choix est d'ailleurs centrale dans la pièce. La question du stigmatisme aussi. « Pour beaucoup, ce que nous faisons est plus important que ce que nous sommes. Si on nous viole, ce n'est pas grave, parce qu'on l'a bien cherché. Si nous aimons notre travail, nous sommes des nymphomanes. Si nous n'aimons pas notre travail, nous sommes des victimes. »

Sans occulter les faces plus sombres de la prostitution, *Paying for it* soulève un voile salutaire et humaniste sur un sujet qui dépasse le commerce sexuel pour questionner la liberté des femmes. Le point de vue des abolitionnistes n'est pas écarté mais vite balayé : abolir la prostitution ne ferait que la confiner dans l'ombre et donc accroître la clandestinité, la violence, la précarité.

Documenté mais non moins engagé, exhaustif mais non moins subjectif, le spectacle a le mérite de susciter le débat, de soulever le couvercle sur une question qui dérange les bien-pensants de tous bords, et d'éviter tout sensationnalisme racoleur.